

Anicet sentait autour de soi la présence de nombreux spectateurs. Il avait les yeux fermés. Il savait bien qu'il dormait dans le café de Boulard. Il aurait voulu s'éveiller, il ne pouvait pas. Un des assistants eut pitié de lui et lui donna un coup de poing sur la tête. Une grande lumière se fit dans son crâne et il s'éveilla.

On venait d'allumer, le jour était tombé : « J'ai donc dormi bien longtemps, dit Anicet, déjà la nuit ? »

— Vous avez fait le loir, camarade, répondit Boulard, vous n'en serez que plus dispos pour notre petite entreprise.

— Ah ! je me croyais loin d'ici, vous n'imaginez pas tout ce qui m'a passé par la tête. A quel moment ai-je donc commencé à rêver ? Les rues sont déjà éclairées. »

Au dehors, près du réverbère, une femme et un homme se séparaient ; Anicet reconnut avec stupeur Pedro Gonzalès.

« A quel moment ai-je donc commencé de rêver ? » répéta-t-il.

— Hé, je n'en sais rien, camarade, reprit Boulard en lui tendant deux revolvers, mais prenez toujours ces petits bijoux. »

Au moment qu'Anicet sentit le froid du métal, on entendit un grand cri, et les gémissements de Monsieur Pol derrière le comptoir : « Ah ! mon Dieu, disait-il, elle est morte, ma colombe, ma tourterelle, ma chouette au corps de vipère, ma tendre Traînée, ma maîtresse. »

Il avait pris le corps sous les aisselles, et, tout en sueur et tout en larmes, le tirait au milieu de la pièce, Anicet se précipita pour chercher des marques de strangulation. Mais il n'en trouva point. Un petit flacon vide, avec l'étiquette *Poison* que Boulard découvrit derrière une pile d'assiettes expliqua le mystère. Pol gémissait très doucement sur le cadavre. Anicet ne regrettait pas Traînée, mais qu'elle fût morte le bouleversait. « Ça va bien, dit le patron, il n'y a